

Les
tourbillons
du destin

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les tourbillons du destin / Michel Langlois

Nom : Langlois, Michel, 1938- , auteur

Identifiants : Canadiana 20250051001 | ISBN 9782898672446

Classification : LCC PS8573.A58123 T68 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Xin Ran Liu

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Les
tourbillons
du destin



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur
chez Les Éditeurs réunis

L'enfant trouvée, 2025

Chez les Panet

1. *Au-delà du rêve*, 2023

2. *La succession*, 2024

3. *Le tout pour le tout*, 2024

L'OUIATCHOUAN

Il tonne ? Non. Le lac brise sur le rivage ?

Non. Regardons, tournés vers la forêt sauvage

Entre deux rocs abrupts, se dérouler sans fin

Le fluide rideau d'argent clair et d'or fin

Dont une extrémité tombe à pic d'une cime

Et l'autre tourne au fond d'un insondable abîme

C'est l'Ouiatchouan qui plonge et clame éperdument

Dans son vertigineux entonnoir écumant

Où le soleil dorant au loin frênes, ormes et trembles

Ose à peine glisser une lueur qui tremble

Approchons, la clameur grandit incessamment

Approchons ! Approchons encore

POÈME DE WILLIAM CHAPMAN

AVANT-PROPOS

À l'époque, au tout début du vingtième siècle, pour se rendre là où se déroule ce récit, il fallait encore, si on partait de Charlevoix, y aller par monts et par vaux en suivant le chemin jadis tracé par les troupeaux de vaches qui savaient mieux que les humains passer par où c'était le plus facile.

Si on partait de Chicoutimi, on pouvait suivre la route sinueuse et cahoteuse qui menait au bord du lac Saint-Jean et traversait Chambord. De là, il fallait parcourir les derniers milles par les chemins locaux jusqu'au nouveau village de Saint-Georges-de-Ouiatchouan, là où tourbillonne l'eau.

De Québec, en s'armant de patience, on pouvait se rendre à Chambord en une dizaine d'heures. Comme le disaient les gens de la région : on le faisait de la façon la plus plaisante qui soit en montant à bord du tout nouveau train. Même s'il se permettait un détour par le comté de Portneuf en passant par Saint-Raymond, Rivière-à-Pierre et Lac-Édouard, il roulait lentement mais gaiement à travers la forêt au bord des lacs et le long de quelques rivières jusqu'à Chambord. De là, il fallait encore se faire conduire jusqu'à destination en voiture tirée par un cheval.

Mais aujourd'hui, pour nous rendre au bord de la Ouiatchouan, là où tourne l'eau, nous n'avons qu'à parcourir les pages de ce livre pour nous faire une bonne idée, à travers la vie des personnages dont nous allons faire la connaissance, de leur destin bien

particulier pétri des bonheurs et des misères que la vie ne manque pas de réserver à chacune et chacun au cœur du mystère qui est le sien.

De 1901 à 1927, un village a vécu une épopée à rendre tous les autres jaloux. Nous vous souhaitons la bienvenue à Val-Jalbert !

N. B. – Ce qui est rapporté dans ce roman concernant les personnages historiques, Damase Jalbert, J. Édouard-Alfred Dubuc, le curé Joseph-Edmond Tremblay, le *boss* Adolphe Lapointe et Welly Fortin, leur est bel et bien arrivé selon les témoignages des gens qui ont vécu à Val-Jalbert à cette époque, tout comme ce qui s'est passé à la pulperie. Les personnages secondaires tout comme ceux de la famille Fortin sont fictifs, mais très représentatifs des gens qui ont réellement vécu à Val-Jalbert. Ce qui touche les Fortin rappelle ce qu'ont vécu dans l'ensemble les familles à cet endroit. À travers eux s'élabore l'histoire de ce village hors du commun.

PREMIÈRE PARTIE

LES DÉBUTS

(1901-1904)

1

Thomas Fortin profitait de ses après-midis du dimanche pour se rendre pêcher la ouananiche, ce saumon d'eau douce, en compagnie de son ami Hubert Larouche, qui avait le bonheur de vivre à Chambord, au bord du lac Saint-Jean. La plupart du temps, la pêche s'avérait très bonne. Ils se régalaient de ce poisson au souper et profitaient de la soirée pour faire fumer le surplus. De la sorte, ils avaient toujours du bon poisson à manger le vendredi, puisqu'il n'était pas question, en bons catholiques qu'ils étaient, de déguster de la viande ce jour-là, comme leur rappelait le curé et le voulait leur religion. Le vendredi, on oubliait la viande, un point c'est tout.

À la fin de la soirée, Thomas revenait chez lui avec son poisson fumé qu'aimait tant sa femme, Alphonsine, et leurs quatre enfants, Gérard, Alfred, Jérémie et Amélie. Les garçons auraient bien aimé l'accompagner pour pêcher, mais leur père, préférant être seul avec son ami, leur faisait comprendre qu'Hubert voulait pêcher en paix et n'acceptait que lui comme compagnon. Ainsi, si vous vouliez savoir où se trouvait Thomas Fortin le dimanche soir, vous n'aviez qu'à vous rendre chez Hubert Larouche.

Ce dernier était un homme instruit, artiste peintre, qui signait ses toiles du pseudonyme de Poipainriz. Le poisson, le pain et le riz étaient à peu près les seuls aliments qu'il avait la possibilité de manger pratiquement à longueur d'année. Il passait la plus grande partie de ses journées soit à peindre, soit à pêcher. C'était sa façon

particulière de gagner sa vie de peine et de misère. Il vivait dans un petit chalet, au bord du lac Saint-Jean, et vendait du poisson fumé à qui voulait bien lui en acheter. On ne levait d'ailleurs pas le nez sur ce qu'il offrait, car il s'était fait la réputation d'être le meilleur fumeur d'ouananiche de toute la région. Il avait, paraît-il, découvert un mystérieux mélange de bois pour fumer son poisson à point et il en gardait précieusement le secret. Qui mangeait du poisson fumé par Hubert était certain de le trouver délicieux. En plus, c'était le meilleur saumon d'eau douce qu'on pouvait souhaiter déguster. Même son ami Thomas ignorait de quels bois au juste se servait Hubert pour fumer le fruit de sa pêche.

Thomas, quant à lui, travaillait au moulin à scie de Grégoire Simard, non loin de Chambord, au bord de la rivière Ouiatchouan, aussi connue sous le nom de « rivière où tourbillonne l'eau ». Les Fortin étaient établis à cet endroit depuis de nombreuses années. Thomas avait pour père Onésime Fortin et pour mère Adélina Tremblay. Il était le dernier enfant d'une famille de neuf. Il avait épousé Alphonsine Gagnon en 1893.

Il travaillait depuis quelques années au moulin de M. Simard, mais se proposait de trouver éventuellement quelque chose de mieux ailleurs. Le bonhomme Simard, comme il se plaisait à l'appeler, se montrait chiche. Son contremaître, Onésiphore Bouliane, ne valait guère mieux que lui et trouvait toutes sortes de façons d'ambitionner sur les ouvriers dont il avait la charge. Même si le moulin fonctionnait bien et à plein régime, il avait toujours une corvée supplémentaire à ajouter au travail de l'un ou de l'autre, et Thomas écopait plus souvent qu'à son tour.

Un jour, Thomas, qui ne ménageait aucun effort dans toutes les tâches qu'il accomplissait, en eut gros sur le cœur. On ne pouvait pas trouver meilleur travaillant que lui. Pourtant, le contremaître lui reprocha de ne pas aller assez vite. Thomas lui répondit :

— Vaut mieux faire plus lentement un travail, mais comme du monde, que de le garrocher pour qu'il finisse en boulechite.

On ne contredisait pas le contremaître, qui avait mauvais caractère et se croyait aussi important que le curé. Aussi, comme il savait si bien abuser de son autorité, Onésiphore monta sur ses grands chevaux et osa traiter Thomas d'ours mal léché. Il n'y avait rien que Thomas haïssait plus que de se faire rabrouer.

— Mal léché toi-même, Onésiphore le vendu ! rétorqua-t-il. C'est pas parce que tu flattes le *boss* dans le sens du poil que tu es plus intelligent pour ça. Sais-tu comment on appelle ça, dans notre langage, un gars comme toué ? Un lèche-cul !

Le contremaître devint rouge comme une borne-fontaine et il cracha :

— Thomas Fortin, t'es viré !

— C'est toué qui le dis, pas le patron !

Pourtant, le lendemain, quand Thomas se présenta au travail, le patron l'attendait et lui signifia qu'il n'avait plus besoin de ses services. Tout au long du chemin qui le menait chez lui, Thomas rumina tout ce qui venait de se passer. Plus d'emploi, une femme et quatre enfants à faire vivre. Qu'allait-il devenir ? Il se reprocha de ne pas avoir tu ce qu'il pensait depuis longtemps du contremaître, et voilà où ça l'avait mené. Il n'avait plus de travail et, dans moins de deux mois, il le savait, il n'aurait plus un sou vaillant. À vivre au jour le jour, comme il le faisait, en touchant un salaire de crève-faim comme le sien, on parvenait de peine et de misère à faire vivre une famille de quatre enfants, et encore heureux qu'il n'y en eut que quatre, alors que la plupart des couples en comptaient dix quand ce n'était pas quinze. Les bons prêtres de Roberval qui venaient célébrer la messe du dimanche remplissaient bien leur devoir et s'assuraient que chacun et chacune en fasse autant en veillant à procréer annuellement. Ils aimaient baptiser et ne manquaient pas de le faire régulièrement.

En route, Thomas s'arrêta chez son ami Hubert, à qui il raconta ce qui venait de se passer. Il n'avait plus d'emploi.

— Tu t'es mis dans de beaux draps, lui dit son ami. Qu'est-ce que va en penser Alphonsine ?

— Phonsine va rager. Comme toujours, elle dira pas grand-chose sur le coup, mais elle va me faire vivre l'enfer. J't'en passe un papier, j'ai pas fini mes crêpes. J'aurai droit à un boudin qui va durer des semaines. Si encore c'était du bon boudin à manger !

— Dis plutôt que t'auras plus de crêpes parce que vous aurez plus de farine.

La répartie de son ami le laissa songeur. Puis, comme il n'était pas un lâcheur, il revint à la charge :

— Dis donc, toué qui te promènes partout pour livrer ton poisson fumé, t'aurais pas entendu parler que quelqu'un quelque part cherche un bon travaillant ?

Se grattant la tête, son ami répondit :

— Je ne vois pas pour le moment, mais je te promets que je vais m'informer partout où je vais passer.

Quand Thomas remit les pieds chez lui, la tempête ne prit pas de temps à se manifester. Après qu'il lui eut appris qu'il venait de perdre son boulot, sa Phonsine rugit un : « Ah ! Pas vrai ! » chargé de tous les malheurs du monde, puis elle s'effondra en pleurs comme elle savait si bien le faire pour tout et pour rien. Afin d'atténuer le tout, Thomas s'écria :

— Rends pas les choses plus difficiles qu'elles le sont, je ferai des jobines en attendant de retrouver un autre travail !

— Des jobines, y en pleut pas, des jobines !

— Allons donc ! Il y a toujours quelqu'un quelque part qui a besoin d'un coup de main pour une chose ou une autre. J'vas faire savoir que je suis libre.

— Dans moins d'un mois, assura Alphonsine en pleurnichant, j'en suis sûre, j'aurai pas de quoi faire cuire un seul pain.

— Avant ça, tu verras, j'aurai trouvé une *job* ailleurs.

Soucieux de continuer à bien faire vivre sa famille, Thomas passa la journée à chercher un ouvrage quelconque. Mais, dans un petit village où tout le monde ou à peu près accomplissait deux ou trois emplois pour gagner le pain de sa famille, les jobines se faisaient plutôt rares. Quand il revint bredouille à la maison, il eut à subir les reproches d'Alphonsine, une femme qui n'entendait pas à rire et qui ne manquait pas, après chaque mauvais coup, de lui faire la vie dure, en boudant comme l'enfant gâtée qu'elle avait été et était toujours. Comme elle avait constamment un reproche à la bouche, elle ne manqua pas de dire :

— T'es comme ton père ! Pas capable de garder un ouvrage !

Son intervention sembla tomber dans le vide. Contrairement à elle, Thomas n'était pas du tout du genre à s'énerver. Il était ordinairement un homme paisible, mais on sentait une terrible tension dans l'air. Il lui arrivait rarement de hausser le ton, mais quand, dans des occasions comme celle-là, il intervenait, ses paroles tombaient comme un coup de tonnerre.

— Je te défends, lança-t-il d'une voix forte et en serrant les poings, de mêler mon défunt père à mes malheurs ! C'est pas lui qui a perdu son ouvrage, c'est moué ! Demain, je trouverai bien de quoi pour travailler. Pour tout de suite, on a de quoi manger et j'ai faim.

Les enfants jouaient dehors. Le père de famille jeta un coup d'œil par la fenêtre pour voir où ils en étaient dans leurs activités. Ils semblaient s'amuser à jouer aux voleurs. Alfred et Jérémie avaient chacun un bandeau noir sur la figure et le policier Gérard courait après eux en faisant mine de tirer sur eux avec un pistolet fait d'une petite branche d'arbre. Quant à Amélie, elle dormait dans son ber.

Voyant que les garçons encore très jeunes prenaient bien du plaisir à s'occuper entre eux, Thomas alla s'asseoir dans sa chaise berçante et alluma sa pipe. Alphonsine était déjà à ses chaudrons,

qu'elle brassait de manière à bien faire sentir son mécontentement. Le père avait parlé. La mère n'avait qu'à obéir. C'est à tout le moins ce que pensait Thomas, mais il s'illusionnait quelque peu.

2

Le lendemain, malgré une légère pluie, Thomas se mit de nouveau en quête d'un ouvrage quelconque. Ce n'était certes pas une averse qui allait le forcer à changer son programme. Il n'était pas un lâcheur. Comme bien de ses semblables au village, il se considérait comme un homme à tout faire et ne doutait pas un instant d'être en mesure de réaliser n'importe quelle tâche manuelle qu'on lui confierait. Qui sait, justement : la pluie assez abondante lui apporterait peut-être du travail ? Il y a toujours quelque chose de défectueux qui coule quelque part, un toit, par exemple, ou encore une rigole à élargir, une gouttière bouchée.

N'avait-il pas commencé à gagner sa vie au moulin à scie du bonhomme Simard à quinze ans ? Comme beaucoup de jeunes de son âge, c'est en rôdant autour du moulin qu'il était parvenu à s'y faire embaucher. Le moulin produisait à plein régime, et on avait souvent besoin de remplacer un travailleur permanent obligé de s'absenter pour une blessure ou une maladie quelconque. Thomas avait donné son nom. Son père venait de mourir. À part Eutrope, Adalbert et Rosanne, la future maîtresse d'école, ses frères et ses sœurs plus âgés étaient tous mariés et avaient quitté la maison, tout comme Andréanne, entrée chez les sœurs. Étant le plus jeune de la famille, il était vite devenu pour sa mère rien d'autre qu'une bouche à nourrir. Malgré le fait qu'il rendait beaucoup de menus

services, tout en allant à l'école, sa mère, qui ne trouvait pas ça suffisant, lui avait dit : « Tu vas lâcher l'école et tu vas travailler pour rapporter de l'argent à la maison. »

Tout cela ne l'avait pas empêché jusque-là, parce qu'il avait l'esprit vif et beaucoup de mémoire, de se débrouiller fort bien dans la vie. Au moulin du bonhomme Simard, pour un salaire de misère, il travaillait six jours sur sept à tout ce qu'on lui donnait à faire : écorcer, scier, transporter, nettoyer, frotter, ramasser, balayer, vider, remplir, sans rouspéter ni récriminer. Tout ce qu'il gagnait, il le remettait à sa mère, et n'avait que ses dimanches et les jours de fête pour se donner l'impression de vivre et respirer.

Il y avait quelques années qu'il vivotait de la sorte quand, par pur hasard, il rencontra Alphonsine. Il se rendait au bord de la rivière afin de puiser de l'eau pour aider à éteindre un commencement de feu de foin non loin du moulin quand, dans le sentier qui menait à la rivière et d'où il revenait à la course, une chaudière pleine d'eau à la main, il arriva nez à nez avec trois jeunes filles qui s'amaient en riant et en papotant. Elles faillirent lui faire renverser son seau. Un peu d'eau gicla sur les pieds de l'une d'elles. Il s'arrêta, l'excuse à la bouche.

— Pardon, mademoiselle. Heureusement, c'est juste de l'eau !

— Il n'y a pas faute ! fit cette dernière, en se reculant pour le laisser passer.

Sans s'arrêter, ces demoiselles poursuivirent leur chemin. Mais cet incident banal marqua le début d'une longue quête de la part du jeune homme. Thomas avait eu le temps d'admirer les beaux yeux de celle dont il avait éclaboussé les pieds et il n'eut pas de cesse ensuite de chercher à qui ils appartenaient. Il se dit que ces demoiselles, qu'il ne connaissait pas, devaient certainement être des couventines, car il connaissait la plupart des enfants du village. Il se persuada que sa belle venait d'ailleurs que de Chambord et était pensionnaire au couvent. Comme il ne jouissait d'aucun moment dans la semaine pour tenter, en rôdant autour du couvent,

d'apercevoir celle dont les beaux yeux lui trottaient sans cesse dans la tête, il résolut de tenter de la repérer au seul endroit où il pouvait le faire : à la messe du dimanche. Mais à quelle messe ces demoiselles assistaient-elles ?

Sa sœur Andréanne, appelée mère du Saint-Rosaire, maîtresse d'école au couvent, à qui il rendit une visite impromptue, fut tout étonnée de le voir. Il prétextait qu'il passait par là et que l'idée lui avait pris d'avoir de ses nouvelles. Elle ne manqua pas d'en prendre de la famille. « Que deviennent Eutrope, Adalbert et Rosanne ? Dis-leur qu'ils pourraient me rendre visite de temps en temps. » Thomas lui apprit qu'Eutrope avait trouvé une nouvelle *job* chez le menuisier Boivin et qu'il aimait beaucoup son travail. Adalbert était passablement attardé. Il bégayait constamment et ne semblait pas être présent quand on lui parlait. Quant à Rosanne, elle allait devenir maîtresse d'école, et leur père comme leur mère en étaient très fiers. Une fois ces nouvelles données, Thomas manigança si bien qu'il finit par apprendre, tout en causant bonnement, que les demoiselles, le dimanche, allaient à la messe de sept heures. C'est tout ce qu'il voulait savoir.

Le dimanche suivant, sous prétexte qu'il voulait profiter d'une plus longue journée de congé, au lieu d'assister à la grand-messe de dix heures, il obtint l'autorisation de sa mère de se rendre à celle de sept heures. C'est du jubé qu'il put observer à loisir les couventines regroupées dans les premiers bancs de la nef. Il repéra celle qui le taraudait tant : la quatrième dans la troisième rangée. Mais comment à présent allait-il s'y prendre pour lui parler ? Il ne connaissait pas son nom. Il lui fallait d'abord et avant tout l'apprendre. En arrivant ce dimanche-là chez son ami Hubert, il lui fit part de cette préoccupation première.

— J'ai vu une belle fille qui m'intéresse. Toi qui vends ton poisson fumé dans tout le village et autour, tu dois bien la connaître ?

— Il faudrait d'abord que tu me la montres.

— Dimanche prochain, viens au jubé à la messe de sept heures. Je vais te dire laquelle c'est.

— Tu y vas pas de main morte ! La messe de sept heures...

— J'ai pas le choix, c'est à cette messe-là qu'assistent les filles du couvent.

— Je veux bien faire ça pour toi, mais demande-moi pas trop souvent des affaires pareilles !

Profitant de ce que Thomas était une fois de plus chez lui, Hubert lui proposa :

— Pourquoi tu viendrais pas comme aujourd'hui, le dimanche après-midi, pêcher la ouananiche avec moi ? T'aurais qu'à rester pour souper et on se régalerait du poisson qu'on aurait pris et fait fumer. On pourrait faire de même tous les dimanches. C'est pas mal plus plaisant de pêcher à deux. Je suis certain que ta mère aura pas d'objections parce que tu lui rapporteras du bon poisson fumé.

Le dimanche suivant, les deux compères se retrouvèrent comme promis à leur poste au jubé. Thomas désigna à son ami sa dulcinée. Après avoir hésité un moment, Hubert lui chuchota à l'oreille :

— D'après moé, c'est une fille à Poléon Gagnon.

— Elle reste où ?

— À Desbiens.

— Comment j'vas faire pour lui parler ?

Hubert, comme cela lui arrivait souvent, ferma les yeux pour réfléchir. Puis, il conseilla à son ami :

— Écris-lui ! De même, je pourrai remettre ta lettre à ses parents quand j'irai à Desbiens.

— Et s'ils lisent ma lettre ?

— Simonac ! Selon ce que tu vas écrire dedans, ils vont bien voir que tu veux pas la tuer !

Tout autour d'eux, leurs voisins leur faisaient signe de cesser de chuchoter. Ce n'était certes pas ce qui allait les faire taire.

— Mais avant, faudrait savoir comment elle s'appelle, murmura Thomas.

— Rien de plus simple ! Tu vas au couvent et tu demandes s'il y a bien une fille de Poléon Gagnon qui est pensionnaire.

— Et si la sœur qui va répondre s'informe pourquoi je veux savoir ça ?

— Complique pas les choses ! La sœur va te répondre qu'il y en a bien une. Si elle te donne pas son nom, tu lui demandes, par exemple : s'agit-il de Claire ? Je suis sûr qu'elle va te répondre non et te dire spontanément son prénom.

— Et s'il y en a deux ?

— Coudon ! Veux-tu m'étriver ? Pourquoi tu rends ça encore plus compliqué ?

Hubert avait monté un peu le ton. Son voisin fit :

— Chut !

Ils se turent pendant quelques secondes et Thomas glissa :

— Ça se peut qu'il y en ait deux !

— T'as raison, il peut y en avoir deux ! Batèche, j'avais pas pensé à ça !

S'arrêtant pour réfléchir un moment, Hubert ajouta :

— Tu lui dis qu'un de tes amis a de quoi de particulier à remettre à une des filles de Poléon Gagnon, mais qu'il se rappelle pas à

laquelle. De même, s'il y en a deux, je suis sûr que la bonne sœur va te dire leur prénom pour que ton ami remette son paquet à la bonne.

— Mais je serai pas plus avancé, je saurai pas laquelle des deux j'ai vue.

S'impatientant, Hubert lui dit :

— Tabarslaque ! Commence donc par savoir s'il y en a une seule ! Après ça, on verra bien !

Là-dessus, leurs voisins commencèrent à leur signifier avec plus d'insistance qu'ils en avaient assez. Les deux jeunes hommes attendirent d'être sortis de l'église pour reprendre leur conversation là où ils l'avaient laissé. Et ce fut ce qui les occupa jusqu'à leur retour chez Hubert.

Thomas mit passablement de temps à entreprendre la démarche de se rendre au couvent. Il trouvait chaque fois une excuse pour ne pas le faire. C'est son ami Hubert qui lui poussa dans le dos en lui disant :

— Si tu retardes encore, tu peux oublier ta belle.

— Comment ça ?

— Dans deux semaines, les filles tombent en vacances. Ta petite Gagnon va s'en retourner chez elle et tu la reverras peut-être jamais. Vu son âge, elle doit achever son temps au couvent.

L'argument d'Hubert força Thomas à se décider. Il se rendit sans plus tarder au couvent, bien résolu à apprendre le prénom de celle qui lui avait chaviré le cœur. Parfois, dans la vie, la chance semble tomber du ciel. Tout se passa bien mieux qu'il ne l'espérait. Il s'apprêtait à pénétrer dans le couvent quand l'entrée fut envahie par tout un groupe de jeunes filles qui sortaient et, parmi elles, il repéra tout de suite celle dont il rêvait. Il suivit de loin ces demoiselles qui se dirigeaient vers l'église, accompagnées d'une sœur qui, comme un gendarme, veillait à ce qu'elles se tiennent bien. Il se

rendit vite compte, malgré tout, que cela ne lui serait pas facile d'apprendre le nom de sa dulcinée. Il pensait que ce serait peine perdue. Mais il était passablement rusé, car, sans se faire voir, il entra dans l'église derrière le cortège de jeunes filles. Il attendit un moment qu'elles aient pris place dans les bancs et, de son côté, à l'arrière de la nef, fut attentif à ce qui allait suivre. Quand il vit monsieur le curé se diriger vers le confessionnal, il comprit que ces jeunes demoiselles étaient là pour se confesser. Il alla se blottir dans un banc près du confessionnal et attendit de voir l'objet de ses pensées s'approcher. Calculant bien son coup, quand il la vit sortir de son banc, il passa devant elle et lui bloqua le passage. Il s'excusa.

— Pardonne ma gaucherie, l'implora-t-il, c'est la deuxième fois que je te dois des excuses.

Et sans plus rien ajouter d'autre, il lui demanda comment elle s'appelait.

— Alphonsine, répondit-elle.

Il fila, le cœur battant, jusqu'à la sacristie et, encore tout ému de ce qu'il venait de vivre, courut chez son ami Hubert pour lui raconter le tout avec enthousiasme. Ce dernier lui dit :

— Maintenant que tu as son nom, tu dois lui écrire.

— J'écris pas bien, et je sais pas quoi lui dire.

— C'est simple. Tu lui dis que, par deux fois, tu t'es trouvé sur sa route et que tu voudrais bien que ça se reproduise une troisième fois parce que tu aimerais faire sa connaissance. C'est pas plus compliqué que ça !

— T'es bon là-dedans, Hubert. Écrirais-tu la lettre pour moi ?

— Parle plutôt d'un billet où serait marqué ce que je t'ai dit et sur lequel tu l'inviterais à la rencontrer quelque part à une heure précise.

— Me l'écrirais-tu tout de suite ?

— Pourquoi pas ? Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Quand veux-tu la rencontrer ?

— Le plus tôt possible !

— Mais elle est encore au couvent.

— C'est vrai ! Au tout début de ses vacances, alors !

— À quelle place, quel jour et à quelle heure ?

Thomas le lui précisa :

— Il te restera, conclut Hubert, à lui faire parvenir ce billet. Il attrapa une plume et une feuille de papier et y écrivit :

Mademoiselle Gagnon

Par deux fois, j'ai croisé votre route et j'ai eu à me faire pardonner ma gauche-rie. La première fois, vous vous en souvenez, par malheur, j'ai éclaboussé d'eau vos souliers. La deuxième fois, je vous ai presque bousculée à l'église près du confessionnal.

Je m'appelle Thomas Fortin. J'ai pratiquement le même âge que vous. Je vois dans ces deux incidents un signe du destin. J'aimerais faire mieux connais-sance avec vous. Le premier mardi de juillet, à cinq heures, je vous attendrai face au magasin général de Desbiens.

Votre tout attentionné, Thomas Fortin

Quelques jours plus tard, Thomas parcourait à pied les cinq milles et demi séparant Chambord de Desbiens pour remettre son message en main propre à Alphonsine Gagnon. Il se deman-dait bien comment il serait reçu chez les Gagnon. Il avait pris le temps de s'informer à leur sujet. On lui avait appris que Napoléon Gagnon était un marchand très riche de Desbiens et qu'Alphonsine était sa fille unique. Sa mère était morte quelques jours après sa naissance, et Alphonsine avait été élevée par sa grand-mère, qui se pliait à tous ses caprices pour ne pas déplaire à son fils, qui la

lui avait confiée en attendant de se remarier. Elle avait deux ans quand son père avait épousé une veuve qui n'avait pas eu d'enfant de son premier mariage et n'en eut pas plus de son second. Les Gagnon possédaient une magnifique maison tenue par des bonnes qui, en quelque sorte, remplaçaient auprès d'Alphonsine la mère qu'elle n'avait pas eue, puisque la fillette était le dernier des soucis de sa belle-mère, occupée à organiser des soirées pour exhiber ses robes et ses bijoux. Afin de ne pas déplaire à son père, les bonnes répondaient elles aussi à tous les caprices de la petite.

Fort heureusement, selon la volonté de son père, Alphonsine fut contrainte de faire de bonnes études, malgré son caractère difficile. Dans ce but, elle fut envoyée au couvent où, malgré ses caprices, les sœurs l'enduraient parce que son père était pour elles un généreux donateur.

Tout cela, Thomas l'apprit par l'intermédiaire de son ami Hubert, qui fréquentait une des bonnes des Gagnon. Thomas fut très fier du résultat de sa démarche : elle fut couronnée de succès. Alphonsine reçut son billet avec le bouquet de fleurs qu'il lui avait apporté. Contre toute attente, elle accepta de le rencontrer et, au jour dit, elle fut au rendez-vous. À compter de ce jour-là commencèrent leurs fréquentations.